

# L'embarras des richesses

Nous te quittons, ô vieil abri de chaume,  
Oui, mes enfants, rendez grâce à genoux ;  
La faim n'est plus, nous avons un royaume ;  
Un ciel plein d'or vient de s'ouvrir sur nous.

Nous, si joyeux quand jadis une obole  
Brillait un jour au foyer indigent,  
Nous héritons ! la misère s'envole :  
Merci, mon Dieu, merci, j'ai de l'argent !

— Ma fille, à toi des parfums, des dentelles,  
Comme au château des parures de fleurs ;  
Tous les plaisirs des heureuses mortelles ;  
Les bals, les ris, au lieu de nos douleurs !  
— A toi, mon fils, des coursiers et des fêtes !  
— A nous, la paix loin de tout soin rongeant  
Et le satin pour reposer nos têtes :  
L'argent ! l'argent ! Dieu, qu'il est beau, l'argent !

Quoi ! des palais c'est la toute la joie !  
Vos yeux, enfants, perdent leurs doux éclairs.  
Bien vite, hélas ! aux jours filés de soie,  
Un dieu jaloux mêla des jours amers.  
Malheur ! malheur ! aurais-je fait méprise ?  
Et, sur les flots, pilote négligent,  
Pris pour le port le roc où l'on se brise ?...  
L'écueil ! mon Dieu, l'écueil, est-ce l'argent ?

Reprends ton hôte, ô mon ancien asile,  
Où des haillons m'ont protégé trente ans.  
Des lits dorés le doux sommeil s'exile,  
Reviens, misère, et rends-nous le printemps !  
Loin des cités, mes enfants, je l'espère,  
Luira sur nous un bonheur moins changeant ;  
Oui, dans vos bras, serrez votre vieux père ;  
Merci, mon Dieu, je ne veux plus d'argent.

Henri-Frédéric Amiel (1821–1881)